

A propos de Diogène de Sinope, on raconte ce qui suit. Il en était encore à ses débuts dans la philosophie. Or, à Athènes, on faisait fête : repas magnifiques, spectacles, réunions d'amis où l'on s'adonnait aux parties de plaisir et aux fêtes nocturnes. Diogène, au contraire, s'était pelotonné comme pour dormir dans un coin du marché. Il s'y laissait aller à des pensées qui le broyaient et le retournaient fortement : sans aucune contrainte, pensait-il, il était parvenu à une vie difficile, étrangère aux autres et il s'y était fixé tout seul en se privant de tous les biens. Là-dessus, il vit, dit-on, une souris ramper vers lui et se tourner vers les miettes tombées de sa galette. Son esprit se redressa aussitôt et, se réprimandant, il s'adressa la semonce suivante : « Que dis-tu, Diogène ? voilà une souris qui se réjouit de tes restes et s'en nourrit : toi, au contraire, l'âme bien née, tu te plains et te lamentes de ne pouvoir t'enivrer là-bas, étendu sur de moelleux tapis brodés ! »

Plutarque, *De prof. in virt.* in *Les Cyniques grecs. Fragments et témoignages*, Livre de poche, p. 74

Peu de créatures humaines accepteraient d'être changées en animaux inférieurs sur la promesse de la plus large ration de plaisir de bêtes ; aucun être humain intelligent ne consentirait à être un ignorant, aucun homme ayant du cœur et une conscience à être égoïste et vil, même s'ils avaient la conviction que l'imbécile, l'ignorant ou le gredin sont, avec leurs lots respectifs, plus complètement satisfait qu'eux même avec le leur. Ils ne voudraient pas échanger ce qu'ils possèdent de plus qu'eux contre la satisfaction la plus complète de tous les désirs qui leur sont communs. S'ils s'imaginent qu'ils le voudraient, c'est seulement dans des cas d'infortune si extrême que, pour y échapper, ils échangeraient leur sort pour presque n'importe quel autre, si indésirable qu'il fut à leur propre yeux. Un être pourvu de faculté supérieure demande plus pour être heureux, est probablement exposé à souffrir de façon plus aigüe, et offre certainement à la souffrance plus de points vulnérables qu'un être de type inférieur ; mais en dépit de ces risques, il ne peut jamais souhaiter réellement tomber à un niveau d'existence qu'il sent inférieur. [...] Il vaut mieux être un homme insatisfait qu'un porc satisfait ; il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait. Et si l'imbécile ou le porc sont d'un avis différent, c'est qu'ils ne connaissent qu'un côté de la question – le leur. L'autre partie, pour faire la comparaison, diffèrent les deux côtés.

Mill

Soucieux du salut des brebis du Seigneur confiées à Notre garde par un dessein de la Providence, et poussé par les obligations de Notre charge pastorale, Nous déployons de constants efforts pour préserver tous les fidèles de ce troupeau des maux imminents qui menacent les corps aussi bien que les âmes.

1. Assurément, la coutume détestable du duel introduite par le démon, en vue d'entraîner en même temps que la mort sanglante des corps la perte des âmes, a été condamnée en vertu d'un décret du Concile de Trente ; cependant, en de nombreuses villes et autres lieux, on ne cesse d'organiser des spectacles privés ou publics consistant en des courses de taureaux ou d'autres animaux sauvages destinées à faire exhibition de force et d'audace, courses qui occasionnent fréquemment des accidents mortels ou des mutilations, et sont un danger pour les âmes.

2. Pour Nous donc, considérant que ces spectacles où taureaux et bêtes sauvages sont poursuivis dans l'arène ou sur la place publique sont contraires à la piété et à la charité chrétiennes, et désireux d'abolir ces sanglants et honteux spectacles dignes des démons et non des hommes et d'assurer avec l'aide divine, dans la mesure du possible, le salut des âmes [...] Nous défendons et interdisons, en vertu de la présente constitution à jamais valable, sous peine d'excommunication ou d'anathème encourus ipso facto, de permettre qu'aient lieu dans leurs provinces, cités, terres, châteaux forts et localités, des spectacles de ce genre où l'on donne la chasse à des taureaux et à d'autres bêtes sauvages. Nous interdisons également aux

soldats et aux autres personnes de se mesurer, à pied ou à cheval, dans ce genre de spectacle, avec les taureaux et les bêtes sauvages.

3. Et si quelqu'un vient à y trouver la mort, que la sépulture ecclésiastique lui soit refusée.

Bulle du Pape Pie V du 1er novembre 1567, *De salute Gregis*

L'injuste. — et les spectateurs, que sont-ils pour la plupart ? regarde-les.

Le juste. — je les regarde.

L'injuste. — eh bien ! que vois-tu ?

Le juste. — que, par les dieux ils sont presque tous de la crapule.

Aristophane, *Les nuées*

Je ne me souviens pas d'avoir jamais visité l'Espagne, et je n'ai jamais assisté, même en rêve, à une course de taureaux. J'entends une de ces vraies courses où la bête furieuse éventre des chevaux et parfois des hommes, à la délirante joie d'un vrai public espagnol.

Nous fûmes tous élevés dans cette croyance que c'était un spectacle sublime et de nature à saturer d'enthousiasme la plus héroïque nation du globe. Nos yeux d'enfants ont été remplis de ces images de picadors éclatants et de toréadors fulgurants comme des archanges dont les enluminures à deux sous nous racontaient la splendeur. Le taureau nous semblait alors un ruminant céleste échappé de son zodiaque, un monstre d'apocalypse aux yeux de feu, aux cornes bibliques, aux sabots d'airain et le matador impassible dans le velours et l'or de ses passementeries, sous le manteau des regards adoreurs de la multitude, nous apparaissait ainsi qu'un Thésée radieux et galant dont la dévorante espada eût été fourbie par d'impitoyables infantes enragées d'amour.

Ah ! les beaux poèmes que cela faisait dans nos imaginations d'adolescents. Ces nobles cavaliers espagnols tourbillonnant à l'entour de l'animal furibond et s'exposant à la mort sous les yeux des amoureuses ; ces agiles piétons de l'arène, belluaires dandies et victimes non moins probables, bondissant, glissant, s'évanouissant, tels que des fantômes excitateurs, jusque sous les cornes, quelquefois sanglantes, multipliées par l'effroi ; enfin ce public sonore comme le cuivre, vociférant comme un fleuve en chute et cette pluie de prunelles ardentes sur les gladiateurs !

Toute cette vision nous hantait avec puissance, nous autres, pauvres enfants du Midi, qui ne connaissions pas encore la pitié et c'était pour nous un aspect radieux de la gloire. Si l'Espagne n'avait pas été si loin derrière les monts ennemis de nos faibles pieds, nous serions bien partis comme sainte Thérèse et son frère, âgés de dix ans, non pour conquérir des barbares à Jésus-Christ, mais pour voir couler le sang des bêtes et le sang des hommes dans l'apothéose d'or que notre imagination supposait.

Aujourd'hui, les grappes de nos ans sont mûres, hélas ! et il convient d'en rabattre, de cet enthousiasme juvénile. Encore une fois, j'ignore l'impression tragique des courses pratiquées en la vieille Espagne, mais j'ai voulu savoir ce que cela pouvait bien être à Paris et connaître enfin, par mes propres yeux, la valeur esthétique de ce divertissement renommé. Je n'espère pas donner la mesure de mon désappointement.

D'abord et avant tout, *la médiocrité*. C'est avec le plus grand soin qu'on écarte la mort, l'indécente possibilité de la mort pour les hommes et les animaux. Les cornes du taureau sont lénifiées, mouchetées, ouatées, capitonnées, comme des objets tendres et précieux, jusqu'à faire paraître l'éventrement désirable. Les picadors à pied ou à cheval sont d'honnêtes clowns saturés de pacifiques intentions, qui savent par cœur le petit écart suffisant à décevoir le coup de tête invariablement oblique de cet animal sans génie, et qui le pratiquent avec une louable prestesse. Leurs ligures péninsulaires en vieille basane plus ou moins bouillie ou torrifiée, mais sans menace d'extermination ni fanatisme d'aucune sorte, n'expriment que l'ennui

professionnel d'une corvée toujours identique, toujours stupide, traversé parfois d'un éclair d'orgueil imbécile, quand les applaudissements s'exaspèrent.

La sacrée fonction de ces rastaquouères, leur unique raison d'exister, leur fin dernière, leur canton de paradis, c'est de planter d'un geste rapide, et les deux bras en arc d'amour, dans le cuir d'un infortuné ruminant, de petits dards à crochets aimablement empennés de papier rose ou de frisons bleus.

Et voilà tout, absolument tout. Quant au malheureux taureau, on l'assomme, paraît-il, dans la coulisse, après que le troupeau de ses camarades est venu le réintégrer. Mais la mort qui, seule, pourrait donner quelque grandeur à ce crapuleux amusement, la camarade Impératrice des hommes et des animaux, n'apparaît pas une seule minute.

Elle est demandée, pourtant, passionnément demandée par les spectateurs qui ont, sans doute, raison d'exiger du plaisir pour leur argent, n'estimant pas au-delà de quelques pièces de monnaie la vie des autres, ces autres fussent-ils baptisés du Sang du Christ dont l'immolation, après tout, ne coûta que trente deniers à la nation juive.

Et voici le second point notable en cette aventure de nos bons taureaux. La férocité déçue du public français. Ce sentiment exquis n'attendait, paraît-il, qu'une occasion de se développer.

On m'a dit qu'au début de ces spectacles, un cheval fut éventré et que l'administration chargée de veiller à l'intégrité de nos mœurs nationales, interdit, à cette occasion, les picadors à cheval, réclamés depuis, à grands cris, par une foule enragée du désir de cette émotion.

Tel est le progrès de la conquérante Espagne. Une certaine indignation dès le premier jour, à l'annonce de cet ignoble exercice antipathique à la vieille générosité française, bientôt après un intérêt palpitant, à la vue de ces entrailles sanglantes et, désormais, la concupiscence du massacre.

Dans quelque temps, les Espagnols n'y suffiront plus, et le génie supérieur de la France les dépassera. Ici se dresseront les véritables Pyrénées que n'abaissera jamais aucun prince.

Quelles que soient l'abomination de l'âme espagnole et les héroïques atrocités de cette race sans pardon, elle n'a pas reçu, comme la nôtre, le don souverain de ravir ou d'épouvanter la terre, et si le dragon d'une Terreur pouvait sortir de ses intestins révoltés, ce serait toujours, comme chez n'importe quel autre peuple, à l'imitation de la France. La violence fameuse de ces étrangers est la fille naturelle de leurs instincts passionnés, mais la nôtre plus fameuse encore, fut engendrée avant le Pic du Midi, de notre effrayante imagination. C'est quelque chose comme l'infini et le fini qui se regarderaient pardessus les monts.

La fantaisie sanguinaire du peuple espagnol n'ira probablement jamais au-delà de ses corridas qui lui suffisent amplement depuis des siècles. Tout ce qu'elle pourrait imaginer serait de les rendre aussi meurtrières que possible. Cet amalgame de faste et de cruauté s'ajuste si bien à son vieux génie de race Vandale qui ne sut conquérir qu'en exterminant et qui ne parvint jamais à coloniser que des ruines ou des nécropoles ! D'ailleurs, le choix de la bête est étrangement significatif de l'esprit sauvage et brutal de cette orgueilleuse nation, en même temps qu'il symbolise profondément la sempiternelle victime livrée à la multitude. Les courses de taureaux resteront donc, je le crois, exclusivement espagnoles pour toute la durée des siècles, mais il paraît vraisemblable qu'à Paris, elles seront l'occasion d'observer l'épanouissement imprévu de notre sensibilité révolutionnaire.

On finira, sans doute, par obtenir ce qu'on demande avec tant de cris, la sainte immolation du taureau précédée de quelques délectables événements. Ensuite la vieille Louve romaine qui sommeille héréditairement en France depuis tant de générations, s'éveillera doucement au fond de ses limbes et les toreros conspués s'en iront au diable avec leurs accessoires d'opéra-comique. On demandera l'arène antique et les grands fauves et les véritables gladiateurs. On demandera la mort des lions et la mort des vierges. On demandera des ruisseaux de sang, des fleuves d'angoisse et de l'invention dans les supplices. Ce sera la Renaissance rouge, la seconde et suprême resucée du miel païen recueilli dans les flancs entrouverts des taureaux d'Aristée.

Ils seront terriblement loin, alors, les veaux enragés dont nous gratifie le duc de Veragua, dernier descendant de Christophe Colomb et si digne d'être jour pasteur. Car ils sont nourris de sa main, ces quadrupèdes affables. Il est à la fois leur serviteur et leur père, comme son ancêtre était le Serviteur de Dieu et le Père des infortunés Indiens, — puisqu'il les adore et qu'il leur donne à manger...

Vous représentez-vous ce grand d'Espagne, titulaire de l'héritage le plus glorieux qu'il y ait eu dans l'humanité, dépositaire de la tradition la plus inouïe et qui devrait, semble-t-il, vivre dans l'extase de ce prodigieux passé dont un archange s'estimerait accablé, — le voyez-vous distinctement, éleveur de bestiaux farouches pour l'amusement de la populace ?

Qui pourrait songer sans terreur à l'indicible néant de cette âme engendrée après trois siècles, par le prodige infernal d'on ne sait, quelles adultérations sacrilèges d'une essence un peu plus qu'humaine, pour être le dernier à porter cet empire de magnificences.

Le 19^e siècle qui paraît avoir plus qu'aucun autre, élargi le sens critique dans l'esprit humain, en vue de préparer les inexprimables formules de quelque Révolution divine, a souvent offert l'étonnant exemple de la disparition des races supérieures retournées, en la personne de quelque descendant abject, à leur sauvageon primitif. Mais jamais il ne s'était vu d'héritier qui eût tant à perdre et qui donnât le spectacle d'une aussi vertigineuse dégringolade. [...]

L'effusion du sang, même putréfié, a toujours eu le pouvoir d'attirer le pardon et de restituer des entrailles, jusqu'aux effigies de bronze du plus implacable Mépris. Mais l'homme dont il est question n'avait pas assez de virilité pour cet expédient suprême.

J'étais donc, l'autre jour, spectateur silencieux de ces courses. La foule me parut énorme et puissamment excitée. La vocifération était excessive et semblait augmenter à chaque instant, comme un délire. De jeunes femmes et de vieux enfants étaient en proie au satyriasis de regorgement. On eût dit qu'une buée de canaillerie atroce et de crapule infinie montait de l'arène et s'épandait par l'amphithéâtre en circonvolutions maléfiques.

Visiblement ce public plus ou moins aristocratique était venu là prendre un large bain, une pleine eau d'infamie. On s'y vautrait en famille clans la montante marée des cœurs. Une bourgeoise d'insignifiant aspect éruçait à côté de moi de si sauvages aboiements de mort que j'eus la tentation de la jeter au taureau. Enfin, de même que dans les inondations ou les incendies, le vrai fond des cœurs apparaissait et je vous jure que cet exode bruyant n'était pas fait pour donner un ravissant aperçu de l'effet moral procuré par ce divertissement.

Il était trop clair que toutes ces brutes humaines en rupture de conscience, reniflaient l'odeur du sang et que la prohibition administrative de cet écarlate parfum les exaspérait jusqu'à la frénésie. La puanteur des âmes était à couper au couteau, si cette expression m'est permise. On sentait si bien rôder à l'entour de soi, l'unanime espoir d'assister à quelque tuerie, de voir jaillir des entrailles, ruisseler du sang, palpiter des membres et d'ouïr, surtout, cette épouvantable clameur des chevaux agonisants qui fait hésiter, dit-on, les cataractes, au désert !...

Mais le spectacle était précisément ce que j'ai dit, médiocre et banal autant qu'une parade foraine et l'inepte cruauté des lanceurs de banderilles était, pour cette fringale d'horreurs, comme un caillot du sang ! d'un chien dans la gueule du tigre affamé. Je l'avoue, une compassion immense me vint pour ce lamentable taureau qui n'avait probablement pas un ami dans toute la salle et qui était, sans aucun doute, la plus noble de toutes les bêtes assemblées en cet endroit.

J'aperçus alors la vraie laideur, l'authentique bassesse de cette joie d'un peuple avili. Quelle que soit la vaillance déployée par l'animal, il n'obtient pas le salaire de son courage et ne parvient pas à sauver sa vie. Qu'on l'enferme dans le cirque ou qu'on l'assomme à la cantonade, il n'échappera pas à son destin. Je ne sais s'il y a en moi quelque instinct de protecteur des animaux, mais cette idée m'a frappé l'entendement comme une saleté idéale, comme une ignoble abomination.

Dans les Jeux antiques, le pâle esclave, livré aux bêtes, n'était pas absolument sans espoir de leur échapper, s'il parvenait à leur inspirer de la pitié ou s'il portait devant lui son cœur de martyr plus vaste que leurs dévorantes gueules, pour

les paralyser de respect. Parfois aussi la Vierge du feu, l'effrayante Vestale se levait pour jeter sa grâce au mirmillon qui avait bien combattu.

Dans ces jeux d'un peuple chrétien, il n'y a pas de grâce ni pour les hommes ni pour les bêtes, ni pour ces limpides cieus aperçus de l'amphithéâtre, qui devraient bien s'obscurcir quelquefois et lâcher les eaux de leurs purifiantes écluses précisément au-dessus de ce tabernacle de sales fureurs.

Et moi, l'unique ami du taureau, voyant ce pauvre être voué à la mort inévitable que semblait fatidiquement appeler sa forme sculpturale de victime propitiatoire désignée pour les symboliques holocaustes, voyant s'agiter autour de lui les cruels et brillants fantoches qui le faisaient si laidement souffrir, au milieu de cet ouragan de sifflets et de hurlements, je perdis un instant la notion précise de l'écœurante réalité, ma pensée monta plus haut que l'ambiante horreur et je crus apercevoir dans un lointain excessif, dans le crépuscule suranné des très vieux ans, la Face douloureuse et calme, la haute figure mélancolique et si douce du Christophore.

Je compris que c'était bien lui qui pâtissait à cette heure, en la manière dont les élus peuvent pâtir. Si le déplorable individu qui représente aujourd'hui sa descendance est véritablement issu de lui, — ce qu'on quelque peine à croire, — nul autre que le Messager sublime ne saurait être aperçu dans ce tourbillon d'ignominies que déchaîne avec une idiote fureur son sacrilège héritier.

C'est lui seul, vraiment, qui patronne ce mauvais lieu, qui tourmente ces animaux et qui hurle dans l'amphithéâtre, puisque l'homme est un tel mystère que les plus reculés ancêtres vivent essentiellement dans leur postérité et sont ainsi forcés d'accomplir, d'une manière occulte, mais substantielle, ce que leur misérable postérité accomplit. La conscience des fils, c'est le sang des pères.

C'est donc à ce prodigieux Témoin du Verbe qui fut, en même temps, la gigantesque Victime des mauvais rois et des mauvais peuples, que pourraient se plaindre en leur langage les pitoyables créatures destinées à la préfiguration de l'holocauste divin et que torture, en son nom, le dépositaire impie de sa gloire, pour l'excitation des sanguinaires appétits d'une populace. Car il est, en une façon mystérieuse, — à travers l'âme obscure de son infidèle petit neveu, — leur grossier pasteur et leur bourreau...

C'est pour cela, sans doute, que je la voyais si triste et si pâle, cette colossale physionomie du Porte-Christ, dans la perspective des siècles, de ces longs et douloureux siècles qui sont devant Dieu comme de la poussière et dont la furtive durée n'est que l'illusion des postérités prévaricatrices !

Léon Bloy, *Christophe Colomb devant les taureaux*, « Circenses ! », 1890

Le premier (cimetière) vaut à peine qu'on on parle. C'est celui des pauvres, la fosse commune, le charroi des macchabées, la bousculade, les blasphèmes et les ordures des croque-morts immondes qui n'espèrent aucun pourboire. Quand les morts affluent, c'est le déblaiement rapide et profanant des enterrés provisoires dont les ossements n'ont plus droit à un semblant de sépulture et vont être jetés en tas, comme des décombres ou des immondices, dans un trou quelconque.

[...] Ce qui navre de charité, c'est la foule des petites tombes. Il faut ce spectacle pour savoir ce qu'on tue d'enfants dans les abattoirs de la misère. On y voit des lignes presque entières de ces couchettes blanches surmontées d'absurdes couronnes en perles de verre et de médaillons de bazar où s'affirment des sentimentalités exécrables. Il y en a pourtant de naïves. De loin en loin, dans une sorte de niche fixée à la croix sont exposés, avec la photographie du petit mort, les humbles jouets qui l'amusèrent quelques jours. Quelquefois s'agenouille devant l'une d'elles une vieille femme désolée. Elle est si vieille qu'elle ne peut même plus pleurer. Mais sa plainte est si douloureuse que les étrangers pleurent pour elle...

[...] Après le cimetière des pauvres, c'est une sensation plus que bizarre de visiter le Cimetière des Chiens. Beaucoup de personnes ignorent probablement qu'il existe. Il va sans dire que c'est le cimetière des chiens riches, les chiens pauvres n'y ayant aucun droit.

[...] On est forcé de se demander si la sottise décidément n'est pas plus haïssable que la méchanceté même. Je ne pense pas que le mépris des pauvres ait jamais pu être plus nettement, plus insolemment déclaré. Est-ce l'effet d'une idolâtrie démoniaque ou d'une imbécillité transcendante ? Il y a là des monuments qui ont coûté la subsistance de vingt familles ! J'ai vu, en hiver, sur quelques-unes de ces tombes d'animaux, des gerbes de fleur dont le prix aurait rassasié cinquante pauvres tout un jour ! Et ces regrets éternels, ces attendrissements lyriques des salauds et des salaudes qui ne donneraient pas un centime à un de leurs frères mourant de faim ! « Plus je vois les hommes, plus j'aime mon chien », dit le monument à Jappy, misérable cabot bâtard dont l'ignoble effigie de marbre crie vengeance au ciel.

Léon Bloy, *Le sang du pauvre*, « Les deux cimetières »

Autrefois, et j'ai peine à dire qu'en de nombreux endroits cela ne fait pas encore partie du passé, la majeure partie des espèces, rangée sous la dénomination d'esclaves, étaient traitées par la loi exactement sur le même pied que, aujourd'hui encore, en Angleterre par exemple, les races inférieures d'animaux. Le jour viendra peut-être où il sera possible au reste de la création animale d'acquiescer ces droits qui n'auraient jamais pu lui être refusés sinon par la main de la tyrannie. Les français ont déjà découvert que la noirceur de la peau n'est nullement une raison pour laquelle un être humain devrait être abandonné sans recours au caprice d'un bourreau. Il est possible qu'on reconnaisse un jour que le nombre de pattes, la pilosité de la peau, ou la terminaison de l'os sacrum, sont des raisons tout aussi insuffisantes d'abandonner un être sensible à ce même sort. Quel autre critère devrait tracer la ligne infranchissable ? Est-ce la faculté de raisonner, ou peut-être la faculté de discourir ? Mais un cheval ou un chien adulte est, au-delà de toute comparaison, un animal plus raisonnable, mais aussi plus susceptible de relations sociales, qu'un nourrisson d'un jour ou d'une semaine, ou même d'un mois. Mais s'ils ne l'étaient pas, qu'est-ce que cela changerait ? La question n'est pas « peuvent-ils raisonner ? », ni « peuvent-ils parler ? », mais « peuvent-ils souffrir ?

Bentham, *Introduction au principe de morale et de législation*, 17, section 1

Et voilà que tu veux nous persuader qu'au lieu de vivre maintenant dans l'abondance et la jouissance de tous biens, nous les quittons et les abandonnons ainsi que celle qui nous les a procurés, pour venir à toi et redevenir des hommes, c'est-à-dire l'animal le plus misérable et le plus calamiteux qui soit au monde !

Plutarque, « Que les bêtes brutes usent de raison »

Borges, *Le Minotaure*

Cocteau, *La Corrida du premier mai*

Hemingway, *Mort dans l'après-midi*

Leiris, *L'Age d'homme*, « De la littérature considérée comme une tauromachie »

Mérimée, *Carmen* et *Lettres d'Espagne*

Montherlant, *Le cœur et les jambes*

L'homme est cet animal séparé, ce bizarre être vivant qui s'est opposé à tous les autres, qui s'élève sur tous les autres, par ses... songes, — par l'intensité, l'enchaînement, par la diversité de ses songes ! par leurs effets extraordinaires et qui vont jusqu'à modifier sa nature, et non seulement sa nature, mais encore la nature même qui l'entoure, qu'il essaye infatigablement de soumettre à ses songes.

Je veux dire que l'homme est incessamment et nécessairement opposé à ce qui est par le souci de ce qui n'est pas ! et qu'il enfante laborieusement, ou bien par génie, ce qu'il faut donner à ses rêves la puissance et la précision mêmes de la réalité, et, d'autre part, pour imposer à cette réalité des altérations croissantes qui la rapprochent de ses rêves.

Les autres êtres vivants ne sont mus et transformés que par les variations extérieures. Ils s'adaptent, c'est-à-dire qu'ils se déforment, afin de conserver les caractères essentiels de leur existence et ils se mettent ainsi en équilibre avec l'état de leur milieu.

Ils n'ont point coutume, que je sache, de rompre spontanément cet équilibre, de quitter, par exemple, sans motif, sans une pression ou une nécessité extérieures, le climat auquel ils sont accommodés. Ils recherchent leur bien aveuglément ; mais ils ne sentent pas l'aiguillon de ce mieux qui est l'ennemi du bien et qui nous engage à affronter le pire.

Mais l'homme contient en soi-même de quoi rompre l'équilibre qu'il soutenait avec son milieu. Il contient ce qu'il faut pour se mécontenter de ce qui le contentait. Il est à chaque instant autre chose que ce qu'il est. Il ne forme pas un système fermé de besoins, et de satisfactions de ses besoins. Il tire de la satisfaction je ne sais quel excès de puissance qui renverse son contentement. A peine son corps et son appétit sont apaisés, qu'au plus profond de lui quelque chose s'agite, le tourmente, l'illumine, le commande, l'aiguillonne, le manœuvre secrètement. Et c'est l'Esprit, l'Esprit armé de toutes ces questions inépuisables...

Il demande éternellement en nous : Qui, quoi, où, en quel temps, pourquoi, comment, par quel moyen ? Il oppose le passé au présent, l'avenir au passé, le possible au réel, l'image au fait. Il est à la fois ce qui devance et ce qui retarde ; ce qui construit et ce qui détruit ; ce qui est hasard et ce qui calcule ; il est donc bien ce qui n'est pas, et l'instrument de ce qui n'est pas. Il est enfin, il est surtout, l'auteur mystérieux de ces rêves dont je vous parlais...

Quels rêves a faits l'homme ? ... Et parmi ces rêves quels sont ceux qui sont entrés dans le réel, et comment y sont-ils entrés ?

Regardons en nous-mêmes et regardons autour de nous. Considérons la ville, ou bien feuilletons au hasard quelques livres ; ou mieux encore, observons en nos cœurs leurs mouvements les plus naïfs...

Valéry, *Mélanges*, « La crise de l'esprit », Note, in Œuvres I, Pléiade, p. 814-815

Bien que nous puissions dire que toutes les choses créées sont faites pour nous, en tant que nous en pouvons tirer quelque usage, je ne sache point néanmoins que nous soyons obligés de croire que l'homme soit la fin de la création. Mais il est dit que *omnia propter (Deum) facta sunt*, que c'est Dieu seul qui est la cause finale, aussi bien que la cause efficiente de l'Univers ; et pour les créatures, d'autant qu'elles servent réciproquement les unes aux autres, chacune se peut attribuer cet avantage, que toutes celles qui lui servent sont faites pour elles.

Descartes, *Lettre à Chanut du 6 juin 1647*

Et voilà que tu veux nous persuader qu'au lieu de vivre maintenant dans l'abondance et la jouissance de tous biens, nous les quittons et les abandonnions ainsi que celle qui nous les a procurés, pour venir à toi et redevenir des hommes, c'est-à-dire l'animal le plus misérable et le plus calamiteux qui soit au monde !

Plutarque, « Que les bêtes brutes usent de raison » in *Trois traités pour les animaux*

Car pourquoi ne dira un oison ainsi, « Toutes les pièces de l'univers me regardent ; la terre me sert à marcher, le soleil à m'éclairer, les étoiles à m'inspirer leurs influences ; j'ai telles commodités des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voûte regarde si favorablement que moi ; je suis le mignon de nature ; est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert ? C'est pour moi qu'il fait et sème et moude ; s'il me mange, aussi fait-il bien l'homme son compagnon, et si fais-je moi les vers qui le tuent et qui le mangent. Autant en dirait une grue, etc.

Montaigne, *Essais*, II, 12

Quand je me joue à ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi plus que je ne fais d'elle.

Montaigne, *Essais*, II, 92

Sous les ifs noirs qui les abritent,
Les hiboux se tiennent rangés,
Ainsi que des dieux étrangers,
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront
Jusqu'à l'heure mélancolique
Où, poussant le soleil oblique,
Les ténèbres s'établiront.

Leur attitude au sage enseigne
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne
Le tumulte et le mouvement ;

L'homme ivre d'une ombre qui passe
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

Baudelaire, « Les hiboux » in *Les fleurs du mal*

— « Il n'existe pas d'espèce animale qui montre, fût-ce à l'état le plus rudimentaire, des signes d'esprit métaphysique ». « Il n'existe pas de race humaine qui ne montre pas, ne fût-ce qu'à l'état rudimentaire, des signes d'esprit métaphysique ». Ne serait-ce pas là une distinction décisive ?

— Mais, s'écria Lady Draper, n'est-ce pas un peu comme si on disait : « Il n'existe pas d'espèce animale qui aille chez le coiffeur. Il n'existe pas de race humaine qui n'aille, de façon ou d'autre, chez le coiffeur. Donc ce qui distingue l'homme de la bête, c'est qu'il va chez le coiffeur ? »

— Ce ne serait pas aussi idiot qu'il y paraît, dit Sir Arthur. Si l'on creusait un peu votre histoire de coiffeur, on y trouverait que l'homme prend soin de son apparence, la bête non. Autrement dit, on trouverait les idées de rite ou de beauté : idées, toutes les deux, très métaphysiques. Tout se ramène à ça, voyez-vous : que l'homme se pose des questions, que la bête ne s'en pose pas...

— Qu'en savons-nous ? dit Lady Draper.

— Disons : que l'homme paraît se poser des questions, que la bête ne le paraît pas... Ou encore, plus exactement : la présence de signes d'esprit métaphysique prouve que l'homme se pose des questions ; leur absence semble prouver que la bête ne s'en pose pas.

[...]

— Pour interroger, il faut être deux : celui qui interroge, celui qu'on interroge. Confondu avec la nature, l'animal ne peut l'interroger. Voilà, il me semble, le point que nous cherchons. L'animal fait un avec la nature. L'homme fait deux. Pour passer de l'inconscience passive à la conscience interrogative, il a fallu ce schisme, ce divorce, il a fallu cet arrachement. N'est-ce point la frontière justement ? Animal avant l'arrachement, homme après lui ? Des animaux dénaturés, voilà ce que nous sommes.

[...]

— Ça explique, dit Sir Arthur, que l'animal n'ait pas besoin de fables ni d'amulettes : il ignore sa propre ignorance. Tandis que l'esprit de l'homme, arraché, isolé de la nature, comment ne serait-il pas à l'instant plongé dans la nuit et dans l'épouvante ? Il se voit seul, abandonné, mortel, ignorant tout — unique animal sur terre « qui ne sait qu'une chose, c'est qu'il ne sait rien » — pas même ce qu'il est. Comment n'inventerait-il pas aussitôt des mythes : des dieux ou des esprits en réponse à cette ignorance, des fétiches et des gris-gris en réponse à cette impuissance ? N'est-ce pas l'absence même, chez l'animal, de ces inventions aberrantes qui nous prouve l'absence aussi de ces interrogations terrifiées ?

[...]

Sur le rapport de la commission Summer, le Parlement adopta, après divers amendements mineurs, les articles de la loi suivante :

Art. I. — L'homme se distingue de l'animal par son esprit religieux.

Art. II — Les principaux signes d'esprit religieux sont, dans l'ordre décroissant : la foi en Dieu, la Science, l'Art et toutes leurs manifestations ; les religions ou philosophies diverses et toutes leurs manifestations ; le fétichisme, les totems et tabous, la magie, la sorcellerie et toutes leurs manifestations ; le cannibalisme rituel et ses manifestations.

Art. III. — Tout être animé qui montre un seul des signes mentionnés à l'article II est admis dans la communauté humaine, et sa personne est garantie sur tout le territoire du Commonwealth par les diverses stipulations figurant dans la dernière Déclaration des Droits de l'Homme.

Les Compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erraient au gré du vent, de leurs sorts incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenait alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison ;
Quelques moments après, leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme ;
Il s'en vit de petits : exemplum ut Talpa.
Le seul Ulysse en échappa.
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'Enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une Déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture.
Il obtint qu'on rendrait à ces Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphé, accepter ?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court et dit : « L'empoisonneuse coupe
A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà la parole ».
Le Lion dit, pensant rugir :
Je n'ai pas la tête si folle.
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir ?
J'ai griffe et dent, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi : deviendrai-je un Citadin d'Ithaque ?
Tu me rendras peut-être encore simple Soldat :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse du Lion court à l'Ours : Eh, mon frère,
Comme te voilà fait ! Je t'ai vu si joli !
Ah vraiment nous y voici,

Reprit l'Ours à sa manière.
Comme me voilà fait ! comme doit être un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je me rapporte aux yeux d'une Ourse mes amours.
Te déplais-je ? va-t'en, suis ta route et me laisse :
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état.
Le Prince grec au Loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit, au d'un semblable refus :
Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle Bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver la bergerie :
Tu menais une honnête vie.
Quitte ces bois et redevient,
Au lieu de Loup, Homme de bien.
En est-il ? dit le Loup : Pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière :
Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village ?
Si j'étais Homme, par ta foi,
Aimerais-je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des Loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un Loup qu'un Homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce ;
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les lois, suivre leur appétit,
C'était leurs délices suprêmes ;
Tous renonçaient à la louange des belles actions.
Ils croyaient s'affranchir selon leurs passions,
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Il y a autant de diverses espèces d'hommes qu'il y a de diverses espèces d'animaux, et les hommes sont, à l'égard des autres hommes, ce que les différentes espèces d'animaux sont entre elles et à l'égard les unes des autres.

Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents ; les uns comme des tigres, toujours farouches et toujours cruels ; d'autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité ; d'autres comme des ours, grossiers et avides ; d'autres comme des loups, ravissants et impitoyables ; d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie et dont le métier est de tromper !

Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens ! Ils détruisent leur espèce ; ils chassent pour le plaisir de celui qui les nourrit ; les uns suivent toujours leur maître, les autres gardent sa maison. Il y a des lévriers d'attache, qui vivent de leur valeur, qui se destinent à la guerre, et qui ont de la noblesse dans leur courage ; il y a des dogues acharnés, qui n'ont de qualités que la fureur ; il y a des chiens, plus ou moins inutiles, qui aboient souvent et qui mordent quelquefois ; il y a même des chiens de jardinier. Il y a des singes et des guenons qui plaisent par leurs manières, qui ont de l'esprit, et qui font toujours du mal. Il y a des paons qui n'ont que de la beauté, qui déplaisent par leur chant, et qui détruisent les lieux qu'ils habitent.

Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage et par leurs couleurs. Combien de perroquets, qui parlent sans cesse, et qui n'entendent jamais ce qu'ils disent ; combien de pies et de corneilles, qui ne s'apprivoisent que pour dérober ; combien d'oiseaux de proie, qui ne vivent que de rapines ; combien d'espèces d'animaux paisibles et tranquilles, qui ne servent qu'à nourrir d'autres animaux !

Il y a des chats, toujours au guet, malicieux et infidèles, et qui font patte de velours ; il y a des vipères, dont la langue est venimeuse, et dont le reste est utile ; il y a des araignées, des mouches, des punaises et des puces, qui sont toujours incommodes et insupportables ; il y a des crapauds, qui font horreur, et qui n'ont que du venin ; il y a des hiboux, qui craignent la lumière. Combien d'animaux qui vivent sous terre pour se conserver ! Combien de chevaux, qu'on emploie à tant d'usages, et qu'on abandonne quand ils ne servent plus ; combien de bœufs qui travaillent toute leur vie, pour enrichir celui qui leur impose le joug ; de cigales qui passent leur vie à chanter ; de lièvres qui ont peur de tout ; de lapins qui s'épouvantent et se rassurent en un moment ; de pourceaux, qui vivent dans la crapule et dans l'ordure ; de canards privés, qui trahissent leurs semblables, et les attirent dans les filets, de corbeaux et de vautours, qui ne vivent que de pourriture et de corps morts ! Combien d'oiseaux passagers, qui vont si souvent d'un bout du monde à l'autre, et qui s'exposent à tant de périls, pour chercher à vivre ! Combien d'hirondelles, qui suivent toujours le beau temps ; de hannetons, inconsidérés et sans dessein ; de papillons, qui cherchent le feu qui les brûle ! Combien d'abeilles, qui respectent leur chef, et qui se maintiennent avec tant de règle et d'industrie ! Combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s'établir aux dépens des abeilles ! Combien de fourmis, dont la prévoyance et l'économie soulagent tous leurs besoins ! Combien de crocodiles, qui feignent de se plaindre pour dévorer ceux qui sont touchés de leur plainte ! Et combien d'animaux qui sont assujettis parce qu'ils ignorent leur force !

Toutes ces qualités se trouvent dans l'homme, et il exerce, à l'égard des autres hommes, tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux.